

XYZ. La revue de la nouvelle

Perdre le Nord

Chantal Fortier



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, C. (2021). Perdre le Nord. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 50–54.

Perdre le Nord

Chantal Fortier

Au commencement était le chaos.

La faille où tout se rejoint.

L'œil noir, le centre, où tout passe.

TOUTS LES JOURS, je sors prendre l'air. Je réinvente les itinéraires, dont l'inventaire se résume à un cadastre mille fois veillé. Je recense la beauté, chaque signe extérieur. Aux fenêtres des maisons, on suspend des soleils, des arcs-en-ciel, des sourires, des lettres et des cœurs. Parfois des squelettes, des araignées. Un rideau tiré sur une vitre nue m'inquiète. Les enfants ont toujours su dessiner les failles du monde. À Tasiujaq, il arrivait que les gamins esquissent des horreurs.

Dans mon quartier du Centre-Sud, j'ai l'habitude de me balader. Je vais de grandes avenues en petits boisés, avec le regard de celle qui vient tout juste de débarquer du Nord. Après mes promenades, je rejoins mon modeste logement où, entre journaux et tasses de café, traînent des indices de grasses matinées. Je n'allume pas la télé ni la radio et me prononce, sans trop d'effort, en faveur du silence et de l'ordinaire. À quoi bon risquer l'extrémité du monde ? Quand vivre et travailler au pôle se révèle d'une étrange subversion. Ici, plus qu'ailleurs, j'ai l'impression d'avoir atteint l'extrémité des Amériques.

C'est l'hiver. Le soleil se lève à sept heures et quart, se couche à seize heures onze. Huit heures de luminosité au terme d'une nuit qui en compte seize. Je suis habituée à la noirceur précoce. Dans mon appartement mal chauffé, le froid m'incite à me déplacer avec une couverture de laine sur les épaules. Le soir, le faisceau lumineux des lampes projette sur les murs ma silhouette informe. J'ai l'impression de porter une ombre grotesque, dotée d'un poids et d'un volume. D'une densité inquiétante. En ce moment, à mille cinq cents

50 kilomètres d'ici, la lune doit être haute déjà et le mercure,

afficher quarante-cinq degrés sous zéro. Les jours d'hiver, au-delà du cinquante-huitième parallèle, peuvent durer quatre heures seulement.

Les nuits de pleine lune, il arrive que le ciel de Tasiujaq irise la glace d'un bleu cristallin. Au printemps, dans les yeux sombres des enfants luisent des paysages mouillés. Les poteaux de téléphone sont plantés dans les hameaux à intervalles réguliers, reliés entre eux par des fils lâches. Parfois, sans wifi. C'est sa verticalité. La beauté de l'Ungava ne se laisse pas prendre, c'est une énigme. Je suis revenue avec difficulté de cette immensité nue. Il y a un prix à payer pour revenir à Montréal, une dette d'éloignement.

Par la fenêtre, là devant, une pancarte : *Parking Lot*. Douze piastres par jour. Au milieu d'un champ d'autos, le souvenir d'une immense plaine glacée fond comme neige au soleil. Comment décrire le cratère de Pingualuit, cet œil imperturbable, d'un bleu inquisiteur, qui se referme à la moindre évocation ? Et, comment expliquer que, dans cet appartement soumis à la spéculation des marchés, je m'enterre un peu plus chaque jour ? Je prie pour ne pas en être évincée. Mon divan devient mon sérac, ma destination, mon transporteur. Le fléau mondial me préoccupe ; les limites de mon domicile me rassurent. J'abandonne l'idée d'un poste au Nunavik.

La direction m'a proposé de travailler de chez moi. Je me suis vite retrouvée en silo, dans un univers bouclé de gyproc. Au Grand Nord, l'horizon confond ciel et terre, proche et lointain, blanc et bleu. Ici, mes frontières sont immédiates. Dès l'aube, je dois répondre à un horaire strict, transiger avec les caprices d'un ordinateur et les limites des télécommunications. Sous la complexité des tâches, je m'écroule, solitaire, la nuque, les yeux et les épaules surchauffés. Nul terrain infini où déposer l'avenir, prendre un temps d'arrêt. Rêver de l'Ungava me libère, m'apaise et m'emmène à suivre le courant de la rivière George, *vers les eaux libres* de l'océan Arctique. Pour cela, je dois fermer les yeux assez longtemps.

Alors, je me rebelle comme je peux, bien décidée à quitter cet enfer, fuyant comme on s'évade d'une prison. Je sors, 51

marche et marche encore droit devant, loin des publicités et des commerces, recherchant dans les rares sous-bois avoisinants l'épinette sylvestre, la couche du renard; quelques possibles signes d'une heureuse résistance. Mais je suis vite déçue. Dans le cosmos des écrans et des téléphones, au coin des boulevards, la nordicité ne veut plus rien dire. Des voix électroniques me poursuivent et m'incitent à énoncer sur un clavier mes nom et prénom, suivis du carré. Pourtant, là-bas, à Tasiujaq, mimer une étoile sur la neige avec son corps n'est pas un choix à négocier, plutôt un signe d'alliance à l'univers.

Ainsi, en déambulant dans un parc, je me suis retrouvée sous la ramure d'un vieil épicéa. Au-dessus de ma tête, un auvent de branches créait un genre de tipi. Autour, les troncs se resserraient en piliers et la lumière tombait, mate et résignée. Au bout de mon errance urbaine, le moindre indice du Nord m'en révélait la perte.

Au solstice d'été, au-dessus des régions nordiques, le soleil dérive sur le profil terrestre sans sombrer: c'est le jour polaire. Je me rappelle avoir souligné du doigt le lent tracé de l'astre sur le carreau froid, mon empreinte éphémère. Ici, il passe au-dessus des toits et des antennes paraboliques. Je lis mon astrologie dans le journal quand je vais au plus mal. À deux cents mètres d'ici, il y a une prison. Autrefois privés de chauffage, les prisonniers dormaient les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Aujourd'hui, les détenus dorment seuls dans leur cellule sous une lumière perpétuelle. Blanche et totalitaire.

Ce matin, j'ai signé et expédié ma lettre de démission. Je n'aurai plus à porter sous mon parka l'indécente prétention coloniale. De la baie, les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. On parle du manque de ressources et d'informations. On meurt autant qu'avant. Sinon plus. Comme si c'était nouveau. J'essaie de croire au bien-fondé de mes arguments et me retranche chez moi, en ville, sans famille ni relation. Dans mon trois et demie, l'espace se replie sur lui-même, se brise au coin des meubles et des murs. J'évalue le temps et la

Je régis ma vie avec la rigueur d'une logique carcérale. Je mange à heure fixe. Compte les minutes avec zèle. Réduis mes allées et venues. Ne déroge à aucune règle. Je me défends bien d'outrepasser les limites de mon balcon. Les épinettes, je les aperçois de ma fenêtre. La distraction devient un luxe que je ne peux m'offrir ; je pourrais faire erreur. Mourir, peut-être. Et au lit, j'y suis avant vingt-deux heures. L'appétit est un détail.

Le couvre-feu m'empêche de sortir le soir. Les policiers patrouillent. La violence morale devient un bien commun. J'allume la télé. Des hockeyeurs se battent. J'éteins. Sur le Web, j'assiste à des forums de discussion. Entre gladiateurs des réseaux sociaux, on s'entretue et s'arrache la tête. Quand les victimes disparaissent sous les injures, parfois on applaudit, on rit, et je m'en offusque. À court de mots, je me défends d'ajouter aux bulles de discussion des émojis, des doigts d'honneur. Ma vie semble vaine.

Dans le vacarme de Facebook, des amis me supplient de leur écrire. Je ne leur réponds pas. Je me compromettrais. Si mes doigts effleurent le clavier par inadvertance, mon cœur s'affole. Quand je lis leurs messages sur Messenger, c'est ma voix que j'entends. J'ignore ce qu'ils deviennent. Je reste confinée à demeure, dans l'écho d'un téléphone qui sonne à perpétuité.

Quelle heure est-il à Tasiujaq ? Sous l'effet du silence, je vis comme au fond d'une piscine. Des bruits apparaissent, semblables à ceux d'une conque appuyée sur le pavillon de l'oreille. Des chants de baleines, lancinants, vrillent mes tympanes et les percent. L'aérogare de Kuujuaq s'ouvre sur le ciel que je fixe sans broncher. Un observatoire où tombe la fatalité. Les murs sont percés de niches remplies de bocal de formol où macèrent des embryons de phoque. Ma solitude renforce l'éther de l'hiver. Des hommes et des femmes me regardent pendant que mon corps sédimente. Mon règne s'achèvera bientôt, minéral. Et je mourrai peut-être à l'approche de coyotes qui jappent à la lune.

Les médicaments ne réduisent pas mes symptômes, ils déclenchent plutôt des tremblements incessants. Tout 53

devient incontrôlable. La peur, la haine, la transmission. Je refuse d'envisager la mort comme une valeur statistique. J'ai désappris le calcul mental et suis d'avis que les fichiers Excel sont de tristes tableaux.

Mon mantra a disparu quelque part en terre de Baffin. Un mot russe. La taïga. Cette nuit, j'ai rêvé de liberté. De caribous, de bouleaux et d'originaux. De l'air glacial qui gèle les alvéoles. Des pas qui font craquer la neige et le bois franc. J'avance comme l'ours blanc, hantée par la débâcle.

J'ai entendu que les scorpions de l'*Insectarium* se sont évadés. Je les vois pénétrer par les prises électriques, pendant que des masses de téléphones portables sont jetées au large de la mer du Labrador. Les poissons nagent dans un océan de lithium. Rien ne se fixe au nord magnétique. Les lueurs boréales, comme les glaciers, s'effondrent dans l'indifférence. Et je me soûle à l'eau des fontes.

Ce soir, à la fenêtre, j'ai cru apercevoir les yeux glauques de mon voisin. Son ombre difforme rôdait sur les murs sans laisser de traces. Je l'ai épié. Cherché en vain. J'ai verrouillé mille fois la porte à double tour derrière laquelle je vis cloîtrée, le virus dans la tête, obsédée par l'issue d'une terre brûlée.

Au milieu de la nuit, j'ai entendu une immense déflagration, comme si l'on défonçait la porte, les cloisons. Puis, plusieurs autres détonations. L'obscurité s'est trouée de balles.